

Ange PECHMÉJA



# ROSALIE

Nouvelle

*Exulibus exul.*



*Maison natale d'Ange Pechméja, à Saint-Céré,  
à la fin du 19<sup>ème</sup> siècle.*

1<sup>ère</sup> édition : Librairie A. FRANCK – PARIS (1860)

Rédition des Amis du Pays de Saint-Céré  
2011

Sous le titre "*ROSALIE*", Ange PECHMÉJA, agitateur d'idées, homme politique et homme de lettres né à Saint-Céré en 1819, a écrit un roman autobiographique.

Journaliste ayant adopté les idées socialistes issues de la Révolution de 1848, il devient tout naturellement un opposant farouche à Louis-Napoléon Bonaparte et est contraint à l'exil par ce dernier. Il quitte Paris et son métier de journaliste pour se réfugier dans sa famille, à Saint-Céré.

C'est à ce moment de sa vie que débute le roman. La description du milieu dans lequel il tente de donner un nouveau sens à sa vie nous laisse entrevoir l'échec de cette tentative... malgré la rencontre de Rosalie. Cette jolie jeune fille dont il tombe éperdument amoureux et qui le suivra pendant cette longue "cavale" qui l'emmènera de Saint-Céré jusqu'au fin fond de l'Empire ottoman *via* Cahors, Paris, Bruxelles, Vienne et Constantinople, va vivre elle-même une incroyable aventure pour rester près de l'homme de sa vie.

Ami de Flaubert, émule de Baudelaire et précurseur du symbolisme, PECHMÉJA n'a pas connu la notoriété qu'il aurait méritée. Son œuvre la plus célèbre, "*L'ŒUF DE KNEPH*", intéressante étude ésotérique publiée en 1864 sur les douze premiers nombres et l'origine de l'alphabet, a été rééditée en 1995. La réédition de "*ROSALIE*" tente de pallier l'injustice de cet oubli et nous offre un éclairage nouveau sur les mœurs politiques et le monde de la presse, dans le Lot, au début du Second Empire.

ISBN : 978-2-84701-401-3

Prix : 14,00 €





## AVANT-PROPOS

Depuis 1984, l'*Association des Amis du Pays de Saint-Céré* se fait un devoir de publier ou de rééditer les écrits des auteurs originaires de ce pays haut-quercynois ainsi que ceux des écrivains qui ont trouvé leur inspiration dans ces lieux chargés d'histoire, dans le contraste des paysages et le caractère entier des habitants.

Nous nous devons de rééditer le roman autobiographique d'Ange Pechméja, publié en 1860 mais devenu introuvable. Nous l'avons fait en respectant au mieux (typographie, orthographe) l'édition originale.

Merci à tous ceux qui nous ont permis de mener à bien cette entreprise en nous confiant le précieux écrit, en le numérisant, en corrigeant les épreuves et en le présentant. Leur aide nous est précieuse et nous ne pourrions pas poursuivre notre action sans elle.

## PRÉFACE

Barthelemi-Ange Pechméja est né à Saint-Céré le 11 octobre 1819, fils d'Antoine-François Pechméja, propriétaire, et de Jeanne-Denise-Elisabeth Lespinas. Il y mourra en 1887. La première notice sérieuse sur lui est d'un autre poète de Saint-Céré, Eugène Prunet, né le 13 juillet 1863. On la trouve à la fin du recueil publié par ce dernier en 1927, *Évocations* (réédité en 1943). Selon Eugène Prunet, « *sa famille était de vieille roche, et avait demandé à la tradition monarchique et chrétienne le secret de durer* ». La lignée paternelle porte le nom d'un hameau de la commune de Frayssinhes qui fit partie de la châtellenie de Saint-Céré, et on voit les Pechméja exercer au XVII<sup>ème</sup> siècle le métier d'"*agrimenseur*", c'est-à-dire d'arpenteur. Au siècle suivant, ils seront procureurs, notaires, à Saint-Céré où ils habitent d'abord rue du Mazel. Une branche de la famille est à signaler à Saint-Paul de Vern, avec des alliances Sol et Issoulié. Accédant à la notabilité par des fonctions d'officiers dans les judicatures de la châtellenie (Cour ordinaire de Saint-Céré, cour d'appel de Gagnac, notariat), ils peuvent être qualifiés de bourgeois aux XVIII<sup>ème</sup> et XIX<sup>ème</sup> siècles. Ils s'allièrent même, tardivement, avec la noblesse, puisque la dernière héritière des Pechméja, Françoise-Marie-Thérèse épousa Marie-Louis Maynard de Saint-Michel, le 12 juillet 1893. La lignée maternelle est d'une notabilité encore plus assise, puisque la famille Lespinas, non

seulement accéda au Consulat de Saint-Céré, mais, au milieu du XVIII<sup>ème</sup> siècle, eut un conseiller du Roi au siège présidial d'Aurillac que le poète François de Maynard avait dirigé au siècle précédent. Une alliance avec la famille aurillacoise de Lolier confirme la haute position des Lespinas qui nouent aussi des relations matrimoniales avec les Vernhet, eux-mêmes alliés aux Rousset, aux Fauré et aux Miramon. Entre autres biens, les Lespinas ont le terroir de Malapeyre, à la Maynardie, et, à Saint-Paul de Vern, le lieu-dit du Martinet de Lespinas rappelle leur nom, et témoigne qu'ils y furent maîtres de forges.

On devine ce que fut, dans ce milieu, l'enfance et l'adolescence d'Ange Pechméja, frotté de droit comme tous les siens, mais d'une hyper-sensibilité qu'il partage avec les jeunes Romantiques, parisiens et provinciaux, comme son contemporain de la vicomté de Turenne, François-Achille de Maynard de Chaussenège. Toute cette effervescence intellectuelle et passionnelle s'accompagne d'une révolte contre un environnement familial oppressant, avec une mère très aimée, mais étouffante, et un père qui ne comprend rien à son fils. Tout cela transparaît dans le roman *Rosalie* que le lecteur découvrira comme profondément biographique. Roman sentimental, au sens non péjoratif du terme, où une passion du narrateur pour l'héroïne éponyme, est à décrypter comme une évocation saisissante de la propre aventure de l'auteur. Roman exotique, avec des termes appartenant aux langues et idiomes du Proche-Orient, préfigurant d'une certaine manière, Pierre Loti, Claude Farrère, et Pierre Benoît.

L'ennui et le spleen éprouvés par le jeune homme durant ces années un peu lugubres de la Restauration, lui feront espérer des soubresauts salvateurs, dont les Trois Glorieuses, et surtout la II<sup>ème</sup> République en 1848, exalteront ses convictions

républicaines. Ange Pechméja fut, tout naturellement, hostile au Coup d'État du Prince-Président en 1851, et dut s'enfuir à l'étranger, pour éviter une arrestation inévitable. Eugène Prunet le rappelle : « *Pechméja se réfugia d'abord à Bruxelles où il se lia avec Victor Hugo. Il se rendit ensuite à Bucarest, et resta là jusqu'à la fin de l'Empire. Un emploi d'interprète dans une ambassade le mit à l'abri des premiers besoins, et la philologie occupa ses loisirs* ». Après Sedan, et l'effondrement de l'Empire, il revint en France pour militer à nouveau, à Cahors, dans les journaux républicains radicaux. On connaît insuffisamment sa vie dans les provinces ottomanes de Moldavie-Valachie, berceau de la Roumanie moderne, et on aimerait savoir s'il y a fréquenté un autre Français exilé, Frédéric Damé, une des relations de Lautréamont. Son activité à Cahors doit, elle-même, faire l'objet de recherches approfondies. Il y connut des déceptions, et finit par se retirer à Saint-Céré où il eut l'occasion de manifester sa révolte contre le scandaleux démembrement du château de Montal. Eugène Prunet évoque « *son vieux manoir* ». Cette belle demeure existe toujours, un peu écornée par l'alignement de la route nationale Brive-Figeac, au bout de la rue des Roubinets. Elle fut occupée ensuite par les familles Maynard de Saint-Michel, Cance et Dony, dont l'usine de mallettes jouxtait le manoir. Le témoignage d'Eugène Prunet est de première main : « *C'est là que je l'ai connu ; c'est là que dans ma jeunesse, j'ai pu parfois jouir de sa conversation si vive, si spirituelle et toujours si simple* ». Après Eugène Prunet, Pierre Gary fait une courte mention de Pechméja dans son étude de mars 1939 sur *La Littérature en Quercy* (B.S.E.L. 1939-1<sup>er</sup> fasc.) : « *Ange Pechméja (de Souillac) [ sic pour Saint-Céré ], et nous savons qu'il fut un ami de Baudelaire* ». Michel Lestrade a consacré à Pechméja un article qui fait autorité (B.A.A.P.S.C. n° 27, juin



1997). Enfin, Gilles Lades, dans son *Anthologie des poètes du Quercy* (Éditions du Laquet, Martel, 2001) lui consacre une notice, accompagnée de deux poèmes des *Strophes militantes*, « Le Roc du Syrieix », et « Népentès », dont nous allons reparler. Eugène Prunet avait évoqué les Romantiques, Lamartine et Hugo, dont Pechméja se sentait proche. Rappelons les liens avec Baudelaire, dont Alain Mercier avait fait état dans *Études baudelairiennes* en 1982. Raymond Poggenburg, dans son *Charles Baudelaire, une micro-histoire* (Édition José Corti, 1987), a fourni la chronologie. Entre le vendredi 23 et le mardi 27 mars 1866, Ange Pechméja, alors à Bucarest, a écrit une lettre élogieuse à Baudelaire pour le remercier de lui avoir fait envoyer par l'intermédiaire de Poulet-Malassis, un exemplaire des *Fleurs du Mal*. Pechméja trouve que c'est l'œuvre contemporaine qui a la plus puissante unité d'effet. Il juge que Baudelaire, pour sa technique, est l'égal de Théophile Gautier et de Victor Hugo, mais, en outre, soulève des analogies avec l'art visuel (entre autres dons, Ange Pechméja peignait des toiles). Dans cette importante lettre, il raconte à Baudelaire les derniers événements de cette Roumanie en gestation, avec intrigues et coups d'état présentés de manière spirituelle, avec des traits burlesques. On sait que Baudelaire lui a répondu, puisque Pechméja écrit à Poulet-Malassis le vendredi 4 mai 1866, se réjouissant de savoir que la nouvelle de la mort du poète était fausse, mais demandant à son correspondant de le tenir informé de la santé du poète. Son admiration pour Baudelaire l'a poussé à un certain mimétisme, puisqu'il semble avoir goûté aux mêmes paradis artificiels. Dans une lettre que nous avait adressée Alain Mercier le 28 août 1982, il écrivait : « je vous envoie une photocopie d'un poème de Pechméja tiré des *Strophes militantes* (1879) et caractéristique de son inspiration haschichéenne. Ce goût des

paradis artificiels ne l'empêchait pas d'être féru de traditions ésotériques ». Le poème en question était *Népentès*, mot utilisé déjà par Baudelaire. Cette plante carnivore évoquait aussi, dans l'Antiquité grecque, la plante qui donne le bonheur par la félicité extatique. Pechméja commence son poème par : « Avez-vous savouré de ces potions magiques ? », et tout le poème décrit les hallucinations visuelles procurées par le haschich. On date le poème de 1868, c'est dire de quelques mois après la mort de Baudelaire qui survint en 1867. C'est une sorte d'hommage post-mortem, ce qui fait de Pechméja, non seulement un contemporain, mais aussi un disciple de Baudelaire. Cependant, ne nous leurrions pas, Ange Pechméja n'arrive pas à la cheville du grand poète. Malgré quelques réussites, comme *Népentès*, sa poésie retombe souvent dans le grandiloquent. Lorsqu'il participe au concours de poésie de l'Académie des Belles-Lettres de Montauban (fondée par Lefranc de Pompignan) en mai 1886, et qu'il y obtient une médaille d'or, c'est pour un poème *Charité*, qui commence par : « Salut aux grands soldats, honneur de la Patrie », et où on trouve un hémistiche : « Vaillant Bessières, duc d'Istrie », puis un vers frisant le ridicule : « le beau boulet ! lui dit Bonaparte, O Bessière », on se dit que c'est du très piètre Hugo, avec le ronflant, mais sans le souffle. Gardons l'image d'un Ange Pechméja poète certes, mais inégal, et un peu écrasé par ses grands modèles. En revanche, un autre Ange Pechméja retient notre attention, c'est le disciple de l'étrange hégélien Hoené Wronski qui se montre un philosophe ésotériste, et un linguiste génial dans *L'Œuf de Kneph*, publié à Bucarest en 1864. L'occultiste Stanislas de Guaita qui influença le jeune Maurice Barrès, et qui eut comme secrétaire Oswald Wirth, fondateur de la revue *Le Symbolisme*, possédait ce volume et



l'avait annoté. Par *L'Œuf de Kneph*, Ange Pechméja a, plus tard, retenu l'attention des Surréalistes.

Gérard Legrand et Georges Goldfayn, dans leur édition commentée des *Poésies* d'Isidore Ducasse (Lautréamont) en 1970, laissent entendre que ce dernier a peut-être lu Ange Pechméja dont il utilise certains procédés d'énumération : « *On y remarquera aussi une certaine analogie de ton avec les protestations d'un occultiste de l'école de Wronski contre les mysticismes constitués : Ô luttes de religions ! Conflits de nuées devant le soleil obscurci ! Tapages de bonzes crétins ! Tintamarres de Corybantes ! Logomachies de Babel !* » (*Ange Pechméja, L'Œuf de Kneph, histoire secrète du zéro, Bucarest, en français, 1864*) ».

Dans *L'Œuf de Kneph*, Ange Pechméja a de vrais bonheurs d'écriture, en essayant d'évoquer la Parole primitive et la Science perdue : « *Un brouillard se leva dans le Verbe ; les significations s'effacèrent ; le clair Miroir cosmique se brisa ; ses débris constellent, plus ou moins, les idiomes actuels. D'ailleurs il est à présumer qu'avant leur dispersion totale, quelques privilégiés réussirent à en colliger les mains fragments dont se composa la Tradition. Cette doctrine incluse dans la parole, mit le pouvoir aux mains des Princes de la foule ; ces maîtres de L'Époptique (initiation au troisième et suprême degré), jaloux de la science, se gardèrent de la vulgariser* ». On ne peut trouver plus admirable définition de la tradition primordiale, et l'on découvre ici en Pechméja un disciple de Svedenborg et de Martines de Pasqually. Ses remarques philologiques sont parfois percutantes. Pechméja évoque : « *la consomme qui est à la voyelle ce que la chair est à l'esprit* ».

*Rosalie* ~~putant son fils, linguiste~~  
11  
~~occultiste~~

Les lectures de Pechméja ont été multiples, et il cite plusieurs de ses inspirateurs, le savant Klapproth, découvreur de l'uranium, le linguiste Guillaume de Humbolt et, moins connu, le chevalier de Paravey. Selon Eugène Prunet, « *rien de l'occultisme ne lui fut étranger* », mais il lui reproche d'avoir « *fait une trop large part à la Kabbale et au Tarot* ».

Poète, journaliste, polémiste, ésotériste, Ange Pechméja fut donc aussi un romancier, et c'est pourquoi nous avons plaisir à voir enfin réédité *Rosalie*, dont les exemplaires sont devenus rarissimes. Le lecteur découvrira un roman autobiographique qui révèle bien des traits cachés, bien des drames affectifs, bien des fêlures existentielles. Selon la sensibilité de chacun, on sera ému par la souffrance due à l'incompréhension du milieu familial, trop formaliste, trop étriqué, étouffant des préjugés d'une petite ville provinciale, ou par l'histoire d'un amour pour une jeune femme charmante, qui mourra, ce qui en fait une tragédie.

Il nous reste à souhaiter au lecteur de ce beau et triste roman, d'être en empathie avec le vagant que fut Ange Pechméja, retourné au bercail pour y couler une fin de vie élégiaque, sinon douloureuse.

Jean-Pierre LASSALLE